



H. R.

GROU

Je vous présente ma fille. — Page 71., col. 2.

me pardonne d'avoir fait connaître un pareil homme à ma femme et à ma fille !

Le comte prononça ces mots d'un ton désespéré.

— Comte Altéroni, accordez-moi un mot d'explication, dit Richard ; jetez seulement les yeux sur ce papier, et vous serez convaincu de mon innocence.

Markham tendit le document signé par Talbot, ou plutôt par Pocock, mais le gentilhomme le jeta à terre avec indignation.

— Vous avez avoué avoir été à Newgate, quelle explication pouvez-vous me donner pour laver une semblable tache ? Partez, sauvez-vous, ne souillez pas plus longtemps ma maison de votre présence.

Vainement Markham essayait-il de se faire entendre, le comte lui imposa silence avec une dignité de manières, si sévère et si majestueuse, qu'il demeura muet.

Jamais le noble Italien n'avait paru plus véritablement noble qu'en accomplissant ce qu'il considérait comme un devoir impérieux.

Sa grande taille se développait dans toute sa hauteur, sa tête était relevée, sa poitrine en avant, ses joues animées, ses yeux lançaient des éclairs, et même sous son teint cuivré on voyait circuler son vigoureux sang italien.

— Allez, monsieur, dépêchez-vous de partir ; ne restez pas ici une seule minute de plus... Un homme accusé de faux!... condamné à une peine infamante!... un prisonnier qui a fait son temps, un forçat libéré dans ma maison!... Dieu saint ! je ne puis conserver ma patience quand je songe à l'affront que moi, ma femme et mon innocente fille avons supporté!...

En prononçant ces mots, le comte poussa Markham hors de l'office et ordonna à ses domestiques de le conduire jusqu'à la porte.

Le sang du jeune homme bouillonna dans ses veines à cet indigne traitement et cependant il n'osa pas se révolter.

Le résurrectionniste s'en alla en même temps par le jardin derrière la maison.

Comme Markham tournait l'avenue, il entendit une fenêtre s'ouvrir au troisième étage de la maison du comte.

C'étaient les voix de sir Cherry Bounce et du capitaine Dapper, qui l'accablaient d'indignes plaisanteries.

Courbé sous le poids du malheur qui venait de fondre sur lui, accablé par d'injustes soupçons et pliant sous sa honte et la dégradation que son innocence ne diminuait en rien, Markham quitta la maison du comte, où il avait passé des heures si heureuses et où il laissait tout ce qu'il chérissait sur la terre.

Il s'assit sur une pierre, à quelque distance de la maison, vers laquelle il se tournait de temps à autre comme pour dire adieu aux lieux où restait Isabelle.

Il voyait des lumières aller et venir dans toute l'habitation.

— Peut-être Isabelle est-elle malade ? Il est certain qu'elle a entendu la terrible accusation prononcée par le résurrectionniste contre moi, et peut-être y croit-elle ?

Ainsi pensait Richard.

Aucun langage humain ne peut donner une juste idée de la douleur accablante qu'éprouva le pauvre Markham, lorsqu'il s'assit sur le bord de la route et qu'il réfléchit à tout ce qui venait de se passer.

Honte sur honte ! dégradation sur dégradation ! Nouveau Titan, des montagnes roulaient sur sa poitrine pour le terrasser et l'empêcher de se relever ; voilà quelle était maintenant sa destinée !

A la fin, effrayé d'être abandonné, seul avec ses pensées qui semblaient lui conseiller de finir ses malheurs par le suicide, il quitta la froide pierre, jeta un dernier regard sur la maison du comte, puis il s'enfuit en courant comme s'il eût été poursuivi par des chiens affamés.

Et ces chiens ne seraient certes pas plus ter-

ribles, plus effrayants, que les pensées qui l'assaillaient sur la route, et desquelles il ne pouvait se débarrasser.

A la fin une espèce de délire s'empara de lui, et il se mit à courir avec fureur, comme si le stigmate de Caïn lui eût brûlé le front d'un fer rouge, et qu'une voix lui eût crié au milieu des éclats du tonnerre :

— Forçat libéré!... forçat libéré!...

BERNARD DEROSNE.

La suite au prochain numéro.

LE NEVEU DE MA TANTE

PAR CHARLES DICKENS.

SUITE.

— Monsieur Copperfield, continua-t-il, mais je vous empêche de vous coucher.

— Non, non, je me couche généralement tard.

— Merci, monsieur Copperfield ! Je suis sorti de mon humble situation depuis le jour où je vous vis pour la première fois, cela est vrai ; mais je suis resté humble, et j'espère être toujours humble. Vous ne concevrez pas une mauvaise opinion de mon humilité si je vous fais une petite confidence, monsieur Copperfield, n'est-ce pas ?

— Non, non, répondis-je, résistant à mes vrais sentiments.

— Je vous en remercie ! Il tira son mouchoir de sa poche, et s'essuyant le creux des mains :

— Miss Agnès, monsieur Copperfield...

— Eh bien ! Uriah ?

— Oh ! qu'il est agréable d'être appelé spontanément Uriah ! s'écria-t-il avec une contorsion convulsive comme en doit faire ce poisson qu'on nomme la torpille... Vous l'avez trouvée bien belle ce soir, monsieur Copperfield ?